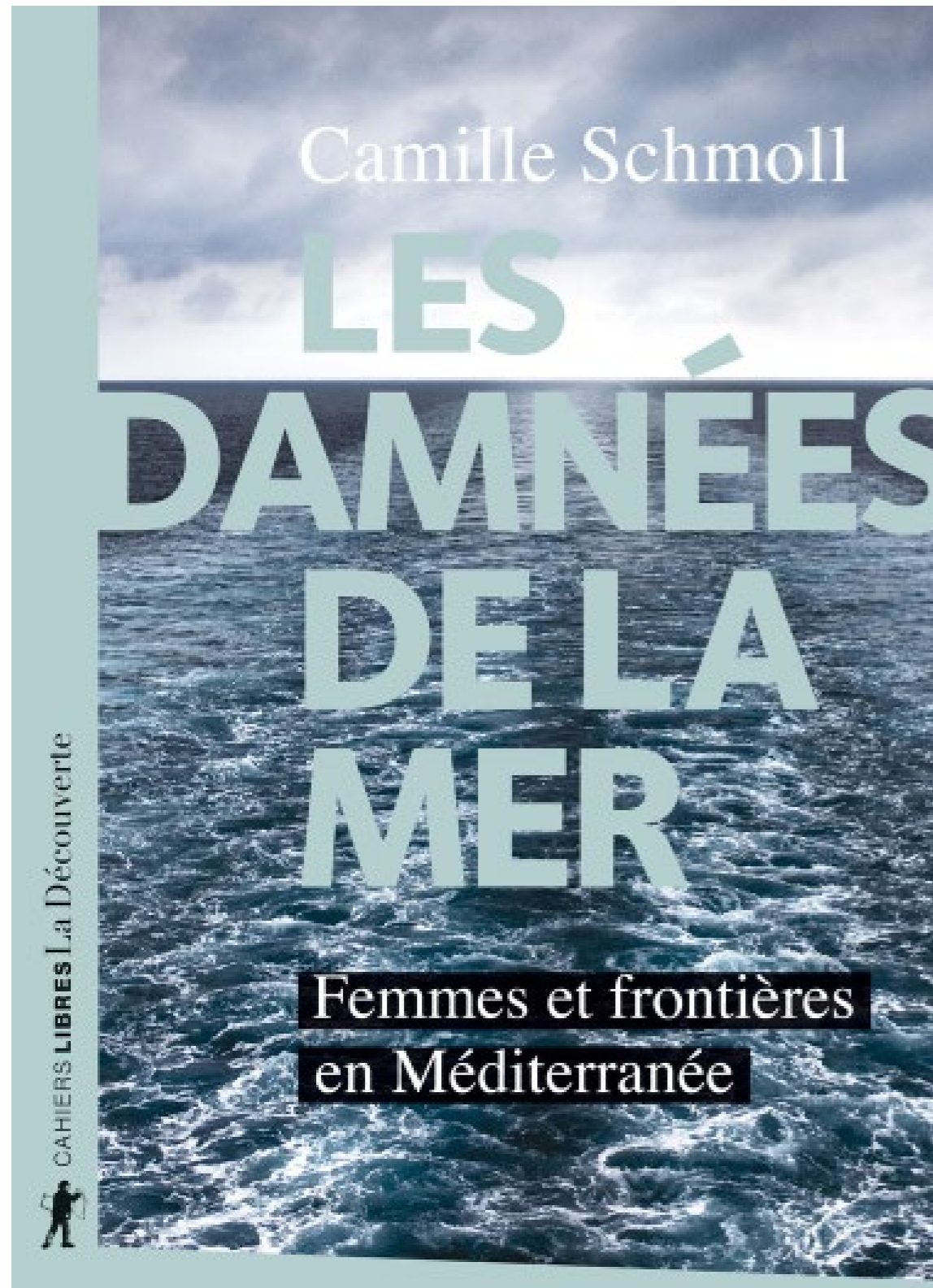


Extraits choisis¹.

Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée
de Camille Schmoll (2020, La Découverte, coll. « Cahiers libres »)



Introduction

« [L]a voix des femmes que j'ai rencontrées porte l'écho de celles qui n'ont pas atteint les rivages d'Europe. Car si les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les traversées de la Méditerranée – atteignant aujourd'hui jusqu'à 20 % des arrivées maritimes en Europe méridionale² –, [...] elles représentent [vraisemblablement] une part plus importante des flux en amont de la traversée maritime. En d'autres termes, leur mortalité en mer serait plus élevée que celle des hommes. C'est que les femmes sont plus vulnérables à la traversée maritime : ainsi, en 2016, un cadavre sur deux retrouvés en Méditerranée, parmi ceux – une minorité – dont on a pu identifier le sexe, est un corps de femme » (p. 9-10).

« [Les femmes ont] été très longtemps absentes du grand récit des migrations. On les voyait plutôt, telles des Pénélope africaines, attendre leur époux, sédentaires et patientes. Au mieux, on les retrouvait, quelques années plus tard, en suiveuses rejoignant leur homme, reprenant leur place aux côtés de leur mari, entourées parfois d'une flopée de bambins. Mais, pendant longtemps, il n'a pas été question de celles qui émigraient seules, ou du moins sans leur mari. Encore moins de celles qui prenaient le risque de traverser la Méditerranée : il faut dire que nos représentations, aveuglées par les images médiatiques de jeunes hommes entassés dans les bateaux ou agglutinés sur les grillages de Ceuta et Melilla, sont encore fort empreintes du biais masculiniste » (p. 12-13).

Chapitre 2

« [C]ertaines des femmes rencontrées n'avaient pas de mauvaise situation au départ, sur le plan socioéconomique. Si certaines déclarent avoir fui la sécheresse, la famine, la pauvreté ou la guerre, d'autres étaient ouvrières ou petites commerçantes, infirmières, professeuses, étudiantes. [...] Elles confirmaient [...] [que] ce ne sont pas les plus démunies – que ce soit en capital social ou en capital économique – qui prennent la route de l'Europe. Ce ne sont pas nécessairement les mieux armées non plus [...] » (p. 58-59).

« Si la plupart des femmes [...] rencontrées sont parties seules, ou du moins sans compagnon, on aurait tort d'en déduire que la migration est une décision individuelle [...]. [A]u début de mes enquêtes à Malte, je m'étonne de ne rencontrer que des filles aînées parmi les femmes somaliennes. Bien sûr, étant les plus âgées, elles risquent davantage les violences des shebabs³ [...]. Mais c'est aussi que ce sont souvent les aînées que l'on charge du fardeau de la migration [...] : cette "règle d'âinesse" fait porter aux plus âgées des stratégies migratoires qui amèneront, avec un peu de chance, à la survie de l'ensemble du groupe familial et surtout de la fratrie » (p. 63).

« Il n'y a jamais de motivations économiques pures et exclusives au départ : celles-ci sont grevées de motivations politiques au sens large, qu'il s'agisse de questions liées à la place des femmes dans les sociétés de départ ou d'une recherche de reconnaissance et d'autonomie. [...] Certaines femmes partent parce qu'elles ont été isolées et appauvries par des choix conjugaux désapprouvés par la communauté, certaines autres parce que le désaveu de leur vie conjugale les menait à craindre pour leur sécurité. D'autres sont poussées à émigrer par le stigmate associé au fait d'être célibataires, veuves ou divorcées. [...] [L]a situation-limite des célibataires illustre un certain paradoxe : la situation des femmes peut s'améliorer à certains égards dans les sociétés d'origine, [...] mais cela les amène en retour à perdre la place qui leur était assignée par le passé. Elles en deviennent en quelque sorte superflues [...]. Cette situation de "femme en surplus" semble être un trait commun de nombreux types de migrations féminines [...] » (p. 69-71).

« Si l'on poursuit son chemin malgré tout, c'est aussi que le retour est vraiment difficile à envisager une fois qu'on a pris la route. C'est généralement le cas de toutes les migrations, mais ça l'est a fortiori des femmes désargentées, violentées, violées, surtout – infamie suprême – quand elles attendent des enfants de ces viols. [...] Au fil de mon enquête, je retrouve de plus en plus de femmes qui n'ont pas payé pour traverser la mer : [...] j'ai pu noter qu'elles avaient souvent été violées avant le départ. [...] [L]a traversée est considérée comme déjà financée par la mise en prostitution des femmes avant le départ, qui peut parfois durer plusieurs semaines. D'autres devront rembourser la traversée à l'arrivée par le biais d'une exploitation le plus souvent sexuelle » (p. 82-83).

Chapitre 3

« [P]endant longtemps[,] les politiques de rétention maltaises ont été gender blind⁴, c'est-à-dire complètement inattentives aux besoins, nécessités et vulnérabilités spécifiques des femmes : le personnel pénitentiaire était composé essentiellement d'hommes, et les femmes n'étaient pas séparées des hommes dans les dortoirs. Certaines d'entre elles tombaient enceintes du fait des violences subies. À Lyster Barracks⁵, les femmes n'avaient pas de douche séparée, ni même de rideau de douche ; les femmes enceintes ou allaitantes, nombreuses, n'avaient pas accès à de l'eau en bouteilles. [...] Mais, d'un autre point de vue, on pourrait dire que les femmes étaient privilégiées : considérées comme des individus vulnérables, leur sortie de rétention était d'ordinaire plus rapide, même si [...] les emprisonnements duraient tout de même plusieurs mois » (p. 100).

1. Les extraits ont été choisis par Adrien Thibault et Selma Hentati, qui ont pris la liberté d'ajouter des notes de bas de page à l'attention des lecteur-ices de *La Lettre de l'IRMC*. Nous remercions les éditions La Découverte de nous avoir accordé l'autorisation de diffusion de ces extraits.

2. Europe du Sud.

3. Le terme « shebab » vient du nom du groupe islamiste *Harakat Al-Shabaab Al-Mujaheddin* (Mouvement des jeunes combattants), né en 2006 en Somalie. Il désigne les combattants armés, souvent jeunes, de ce groupe islamiste, qui ont contrôlé des zones plus ou moins vastes du pays depuis sa création.

4. Aveugles à la dimension de genre.

5. Lyster Barracks est, avec Safi Barracks, l'un des deux centres de rétention principaux de Malte, situé à Hal-Far, à l'extrémité sud de l'île.

« [À] Ponte Galeria⁶, avant que le centre ne ferme ses portes aux hommes, [...] on pouvait observer une stricte division genrée de l'espace qui correspondait également à des usages et des règles différents : le secteur masculin faisait l'objet d'une surveillance plus intense que le secteur féminin. [...] L'organisation des journées se déroulait selon des rythmes différenciés selon le genre. Les activités proposées étaient également genrées : les hommes bénéficiaient d'un terrain de foot en gazon artificiel ; les femmes pouvaient de leur côté se dédier à la thérapie artistique, à la zumba ou aux origamis » (p. 103-105).

Chapitre 4

« Par rapport à celles des hommes, les sorties des femmes [des centres d'accueil] font l'objet de formes de régulation particulières. Le périmètre qu'elles peuvent parcourir est souvent plus limité et se heurte à des horaires et des modalités spécifiques. [...] Ce qui inquiète le personnel des centres n'est pas tant le risque du viol ou de l'agression que le fait que ces femmes puissent se livrer à la prostitution. [...] [L]'enjeu est que les femmes n'accèdent pas au regard masculin, selon le stéréotype enraciné qui voit les femmes africaines comme particulièrement disponibles et attirantes et leur corps comme un objet fortement sexualisé. [...] D'autres [personnels], à l'inverse, soulignent leur incapacité à "se défendre des hommes de leur groupe" – sous-entendu les souteneurs africains. L'essentialisation et l'infantilisation ainsi opérées participent en creux à la construction d'un stéréotype de la migrante méritante et chaste. Tantôt victimes, tantôt putains, tantôt victimes et putains, les femmes font l'objet d'une intense stigmatisation, au croisement de la "race" et du genre » (p. 145-146).

« Dans les centres d'accueil, la discipline imposée aux déplacements des femmes peut entrer en conflit avec le besoin de les pousser vers l'extérieur, dans un souci d'autonomisation [...]. L'oisiveté des femmes est d'ailleurs fortement stigmatisée, et l'inactivité interprétée comme une forme de paresse [...] [- cette] indolence et [cette] passivité [supposées] des femmes africaines s'inscriva[n]t dans une longue histoire d'imaginaire exotique et colonial [...]. Ainsi, quand je demande à l'un des gérants pourquoi les femmes hébergées dans son centre ne trouvent pas d'emploi à l'extérieur, il me rétorque : "Que veux-tu qu'elles fassent ? Femmes de ménage ? [...] [E]lles ne sont même pas capables de prendre en charge le nettoyage de leur chambre ! Ça, c'est un job pour les femmes d'Europe de l'Est, pas pour les Africaines". Cette stigmatisation, qui renvoie l'oisiveté des femmes à leur origine, est bien paradoxale, quand on sait que ce sont précisément les politiques de l'attente qui génèrent cette situation d'inoccupation et d'ennui » (p. 147).

Chapitre 5

« Si le corps des femmes est souvent violenté et affecté par la maladie et l'épuisement, tout au long de la trajectoire migratoire, il peut également donner vie [...]. Pour certaines femmes rencontrées, être enceinte, avoir des enfants, c'est alors s'approprier son corps pour aller de l'avant. Même quand ces enfants sont le fruit de violences, ils peuvent être vécus comme une force, bien loin des discours moralisateurs [...] selon lesquels la natalité des femmes migrantes constituerait un frein à leur mobilité et à leur émancipation... [...] D'autres femmes racontent, à l'inverse, combien la contraception, l'abstinence ou l'avortement peuvent les aider à garder le contrôle sur leur vie. [...] Toutes ces situations [...] mettent en avant l'importance cruciale de l'accès aux soins gynécologiques, qui conditionne fortement l'autonomie des femmes en matière de reproduction » (p. 170-171).



Centre de rétention à Rome. © Camille Schmoll

Conclusion

« Les femmes représentent aujourd'hui [51 %] des migrants internationaux [...]. Elles comptent par ailleurs pour environ 30 % des personnes en demande d'asile en Europe en 2019. [...] Mais, bien qu'il soit difficile d'ignorer leur présence, de nombreux clichés restent encore solidement ancrés. Le plus solide d'entre eux consiste à se représenter les migrations féminines comme une tendance récente. L'expression "féminisation des migrations" [...] est devenue aujourd'hui un lieu commun [...]. Pourtant, [...] la présence de femmes dans les mouvements de population internationaux n'est nullement une nouveauté. En France, à titre d'exemple, les femmes représentaient déjà 47 % de la population immigrée en 1911. [...] D'autres travaux ont argué que, si les migrations féminines actuelles différaient des précédentes, c'était dans leur forme : les femmes du passé auraient été des "suivantes" accompagnant leur mari, alors que la migration féminine contemporaine serait une migration autonome [...]. Là encore, cette analyse ne résiste guère à l'examen comparatif des lieux et des périodes » (p. 190-192).

« Féminiser le regard, ce n'est donc pas adhérer au scénario myope et anhistorique d'une féminisation des flux, mais proposer un changement d'approche sur les flux, un regard plus complet [...]. Il s'agit d'une part de [...] [f]éminiser pour reconnaître : car, [...] à bien des égards les femmes sont encore effacées ou minorées du grand tableau médiatique et universitaire des mobilités contemporaines. [...] On peut se demander pourquoi cette invisibilité : c'est peut-être que "ramener les femmes sur la scène migratoire" met sérieusement en danger le récit habituel des migrations, fondé sur des figures masculines inquiétantes ou menaçantes [...]. [Par ailleurs,] dans les sociétés de départ et d'accueil, prendre en compte la migration féminine déstabilise les ordres locaux fondés sur une distribution symbolique des rôles entre sédentarité et mobilité, entre mobilité [...] active et mise en circulation passive. [...] Féminiser le regard, c'est défendre une perspective qui nous éloigne de certains discours victimisants et surplombants sur la migration féminine [la figure de la migrante-victime], en mettant au jour la capacité des femmes à traverser les frontières et à construire leurs propres trajectoires ; mais c'est tout également refuser une vision linéaire et univoque de la migration comme nécessairement émancipatrice [la figure de la migrante-héroïne]. [...] Au final, ces deux images forment les deux faces du même cliché [...] » (p. 197-200).

6. Ponte Galeria est le plus grand centre de rétention d'Italie et l'unique centre italien aujourd'hui spécifiquement réservé aux femmes.